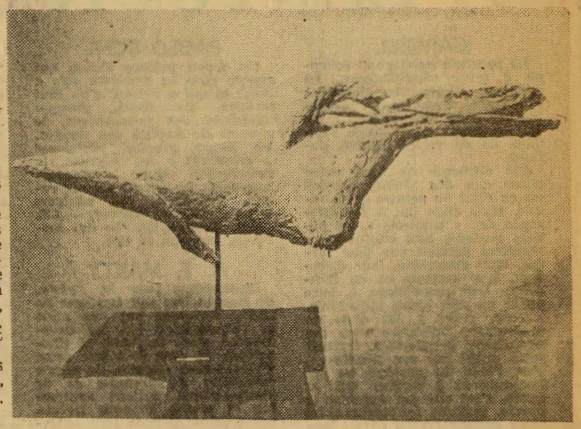
ARTS - n° 495 - 22.12.54

n° 495
22-28 déc. 1954

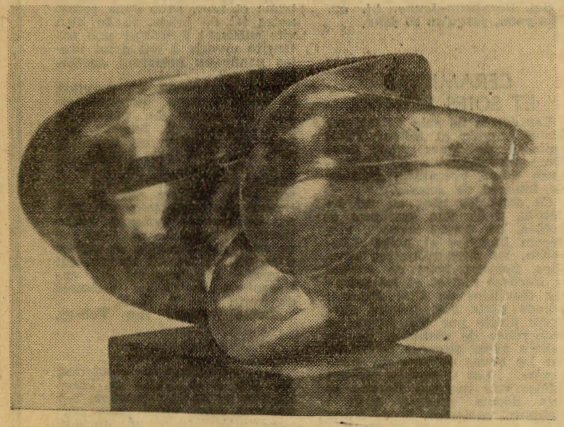
LIMITES ET MAGIE *de la sculpture abstraite*

LE premier Salon de la sculpture abstraite (1) vient d'ouvrir ses portes chez Denise René. Fondé par un groupe « soucieux de doter la sculpture abstraite d'une représentation digne de sa valeur et de son rôle... et de l'imposer sans réticence à la vie contemporaine », il inaugure une série de manifestations d'ensemble qui doivent, selon les vœux de ses organisateurs, prendre de plus amples développements dans les années à venir. Un tel salon est-il à la hauteur de ses ambitions ?

La première impression qu'il fait naître est toute d'ordre et de rigueur. Qu'il s'agisse en effet du montage en métal et duraluminium de Schöffer, du bois poli en forme de sabre ou de flamme de Béothy, de la masse de bois brut d'Anthoons, de la forme aérodynamique de fer et de tôle laquée de Franchina, de la rude et menaçante sculpture de fer de Jacobsen, de l'entrecroisement de lames et de plaques martelées de Lardera, de la masse de bronze aiguisée de fines arêtes de Gilioli, la plupart des œuvres exposées sont celles de très bons artisans et d'habiles ajusteurs, parfaitement au fait des exigences de la matière qu'ils travaillent, et de ses possibilités plastiques, uniquement préoccupés du problème des rapports de la forme et de la matière, sans aucun souci du contenu ; ce ne sont pas des œuvres de créateurs. Le souci de rigueur et de pureté de ces sculpteurs, le soin qu'ils apportent à l'élimination, recommandée par Mondrian, « de tout ce qui empêche l'art d'être réellement plastique » n'est malheureusement pas sans aboutir chez eux à la sécheresse, à la pauvreté et à la froideur, par manque de ce contenu humain, de ce frémissement intérieur, de cet esprit d'invention, de ce sentiment du tragique, qui fait les grandes œuvres d'art. C'est pourquoi aussi sans doute la sculpture d'Arp, d'une perfection perverse, et les mobiles de Calder, dont la fantaisie, la grâce, l'esprit débordent d'un lyrisme aussi insolite en ce lieu que pourrait l'être le chant inattendu d'un oiseau des îles au-dessus des allées monotones d'un jardin à la française, dominent de très haut cet ensemble. Les deux plus jeunes exposants, l'Italien somaini et l'Espagnol Chillida, qui s'attaque au fer brut en le soudant au rouge, comme le faisait Gonzalès, ont pour eux l'avantage d'un plus long avenir. Du bois sculpté de Stahly, qui n'est cependant pas sa meilleure œuvre, émane, enfin, une sorte de magie...



DELAHAYE : Cavalier (Gal. de Verneuil). Photos Michaelides.

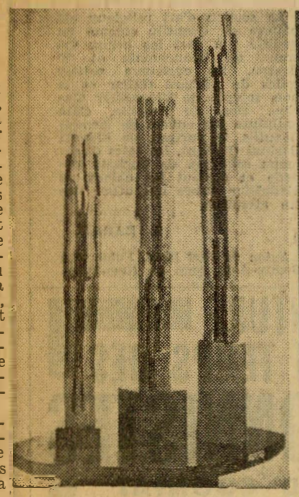
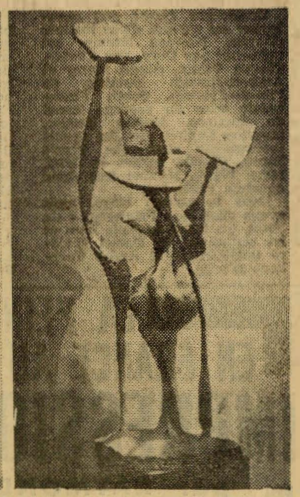


STAHLY : Sculpture (Gal. Denise René).
Ci-contre à droite : Totems d'amour *par A. PENALBA ; plus loin,* Haut de chose *par I. WALDBERG (Gal. de Verneuil).*

Passer de la galerie Denise René chez Suzanne de Coninck (2) où 15 sculpteurs exposent, c'est quitter le domaine de la règle et de l'ordre pour tomber dans un monde où règne la liberté individuelle la plus complète, presque jusqu'à l'anarchie et au chaos. Chacun, avec plus ou moins de maîtrise, de force ou de talent, semble avoir fait exactement ce qu'il avait envie de faire, sans aucun souci d'appartenance à un groupe ou d'obéissance à un principe. La matière employée (fer, bronze, bois, pierre, plâtre, goudron) est aussi diverse que chez les abstraits, mais elle sert une signification ; il en résulte plus de confusion et parfois plus de laideur, mais aussi plus de richesse, plus d'humour, plus de vie.

Fait à noter : près de la moitié des exposants sont des femmes. Helen Phillips anime le bronze en forme de créatures écartelées et démultipliées. Alicia Penalba creuse la pierre, la sculpte, la dresse en colonnes et en totems. La sculpture d'Isabelle Waldberg s'oriente, toujours avec la même subtile acuité, vers une représentation végétale inhabituelle et ambiguë. Le soleil n° 5, fer et cuivre, de Claire Falkenstein, surprend et repousse en même temps par son caractère volontairement informe et monstrueux.

Au plafond de la galerie, l'insecte noir de Delahaye, en bois strié et peint, immense et pourtant léger, et la chauve-souris blanche et aérienne, témoignent d'une curieuse diversité d'inspiration et d'invention chez ce jeune sculpteur ; son cheval blanc, monté par un personnage kafkaïen, est d'une férocité presque morbide. James Brown a le sens du volume et des rapports ; Wostan plaque au mur ses visages tragiques imprimés dans la tôle repoussée, et Szabo un bas-relief grouillant d'animaux fantastiques. Stahly, avec une sculpture polychrome et une colonne également polychrome faite en collaboration avec Denise Chesnay, s'est livré à un divertissement probablement sans lendemain. Le couple « goudronné » d'Etienne Martin, figuratif, puissant et sobre n'est encore qu'une ébauche. Comme tel, bien que très récent, il est moins représentatif de l'œuvre d'Etienne Martin que l'admirable couple exposé actuellement encore à la galerie Rive Droite, et dont rien de comparable ne figure malheureusement dans cette exposition.

Luce HOCTIN.

(1) Gal. Denise René, 124, rue La Boétie, jusqu'au 22 janvier.
(2) Gal. de Verneuil, 51, rue de Verneuil, jusqu'au 15 janvier.